

PIERRE SAUREL

La fille-gas



BeQ

Pierre Saurel

L'agent IXE-13 # 031

La fille-gas

roman

La Bibliothèque électronique du Québec

Collection *Littérature québécoise*

Volume 298 : version 1.0

La fille-gas

Numérisateur : Jean Layette.

Éditions Police Journal

Relecture : Jean-Yves Dupuis.

Illustration de couverture :

André L'Archevêque.

I

Le fameux rayon de la mort n'existait plus.

Son inventeur, le savant professeur Kinentz était mort dans l'explosion qui avait détruit l'appareil le plus terrible au monde.

IXE-13, Hamler et Gisèle avaient échappé de justesse à la mort.

Cependant, la jeune Française, fiancée de l'espion, était blessée et avait dû être transportée à l'hôpital.

Pendant qu'IXE-13 et Gisèle se trouvaient au laboratoire Marius était allé rendre visite à une amie des alliés.

Jany Karlova, une jeune Tchèque, avait décidé d'aider nos trois amis.

Comme nous l'avons vu lors de notre dernier chapitre, elle avait réussi à préparer un départ qui devait avoir lieu le même soir à onze heures et

demie.

Elle avait donné une carte à Marius, lui indiquant l'endroit où se trouvait caché l'avion.

Cependant, l'accident survenu à Gisèle compliquait les choses.

Jusqu'ici, IXE-13 avait bien réussi dans cette mission qu'il avait divisée en trois parties.

Il avait réussi à se faire passer pour un chimiste et à entrer au service des Nazis.

Deuxièmement : Le rayon de la mort n'existait plus, et puisque le professeur Kinentz était mort, on ne pouvait en construire d'autres.

Il avait emporté son secret dans la tombe.

Mais la troisième partie de cette longue mission n'était pas encore terminée.

Il fallait s'enfuir d'Allemagne.

Leur seule et unique chance était d'aller au rendez-vous fixé par Jany Karlova, le soir à onze heures et demie.

Gisèle était à l'hôpital. Il faudrait la faire sortir.

De plus, comme elle était déguisée en garçon, il y avait toujours danger que l'une des gardes ne s'aperçoive qu'elle avait affaire à une fille.

Heureusement, Gisèle n'était pas gravement blessée, mais elle s'était tordu une cheville et elle ne pouvait marcher.

Nous avons vu lors de la fin de notre dernier chapitre que le Canadien avait envoyé Marius Lamouche à l'hôpital pour étudier les lieux.

Le Marseillais revint à la maison du professeur Kinentz, découragé.

– Pour moi, patron nous ne pourrons jamais la sortir de là... elle ne marche pas du tout.

IXE-13, très maître de lui, regarda sa montre.

– Il est dix heures et demie, dit-il. Nous avons cinq heures devant nous. Il ne s'agit pas de se presser.

Fritz Hamler ajouta :

– Dans cinq heures, nous trouverons certes un moyen de faire sortir la jeune fille de l'hôpital.

Madame Kinentz était montée à sa chambre.

On sonna à la porte et ce fut Fritz qui alla ouvrir.

– Heil Hitler.

– Heil Hitler.

C’était un soldat nazi.

– Le commandant Von Tracht désire parler à Fritz Hamler et au professeur Shermann immédiatement.

IXE-13 avait entendu la conversation.

Il se tourna vers Marius :

– Vite, va dire à Fritz que le professeur Shermann est sorti.

IXE-13 ne voulait pas se déranger.

En allant au bureau de Von Tracht, il perdait ainsi un temps précieux.

Marius s’avança comme si rien n’était :

– Qu’est-ce que c’est, Fritz ?

– Le commandant désire me voir avec le professeur Shermann.

– Oh, et lui qui vient justement de sortir. T’a-t-

il dit quand il sera de retour, Fritz ?

L'Allemand comprit aussitôt :

– Non, j'ai bien peur qu'il ne soit absent pour quelques heures.

Le soldat demanda :

– Et Fritz Hamler ?

– C'est moi.

– Venez, vous expliquerez au commandant l'absence du professeur.

– Très bien.

Se tournant vers Marius, il dit :

– Je ne serai pas longtemps. Aussitôt que le professeur arrivera, dites-lui que le commandant désire le voir.

– Entendu.

Les deux hommes sortirent.

Marius vint retrouver le patron.

– Ils sont partis.

– Le soldat n'a pas trop rouspété ?

– Oh non, il dit simplement à Fritz : Vous

expliquerez au commandant la raison de l'absence du professeur.

– C'est parfait. Cet imbécile de Von Tracht m'aurait fait perdre un temps précieux.

Marius paraissait soucieux.

– Peuchère, je me demande bien pourquoi il veut vous questionner.

– Pour avoir plus de détails sur l'explosion.

– Probablement. Vous n'avez pas peur qu'en interrogeant ainsi tout le monde du laboratoire il puisse découvrir quelque chose ?

– Non, je ne crains pas.

Soudain, IXE-13 sursauta :

– Marius !

– Quoi ?

– S'il interroge tout le monde, pourquoi n'interrogerait-il pas Gisèle ?

– Ça se peut fort bien qu'il aille à l'hôpital.

– Tu sais comme moi qu'un commandant ne se dérange pas.

- Alors ?
- Il la ferait venir à son bureau en automobile.
- Et puis ?
- Si nous devancions le commandant ?
- Que voulez-vous dire ?
- Laisse, j'ai mon idée. Je crois avoir trouvé un moyen de faire sortir Gisèle de l'hôpital sans que l'on se doute de rien.

*

Von Tracht se promenait de long en large dans son bureau.

Il semblait en grande furie.

On frappa timidement à la porte.

– Entrez.

Bouritz, l'ennemi juré d'IXE-13, entra.

Le pauvre capitaine avait la tête bien basse.

Il redoutait les reproches du commandant.

On se souvient que c'est à lui que Von Tracht avait confié la garde du laboratoire, en particulier du rayon de la mort.

Et voilà que maintenant, le laboratoire avait sauté et que le rayon de la mort n'existait plus.

– Com... commandant ? Vous désirez me voir ?

Von Tracht ne répondit pas.

Il continua sa marche de long en large, pour enfin s'arrêter devant Bouritz.

– Si tu étais un simple soldat, je te giflerais... je ne sais ce qui me retient. Mais j'aurai le droit avant longtemps... ne t'inquiète pas...

Bouritz ne disait rien.

– Imbécile... idiot, crétin, tu viens de faire perdre la guerre à ton pays. Tu entends, à ton pays.

– Mais commandant...

– Tais-toi. Je t'avais confié la garde du laboratoire. Tu vois ce qui est arrivé... As-tu trouvé au moins une excuse pour expliquer la

conduite de tes hommes ? Réponds.

Bouritz ouvrit la bouche pour parler, mais le commandant lança aussitôt :

– Tais-toi. As-tu pensé que ce rayon de la mort nous apportait la victoire ? Et maintenant nous ne l'avons plus. Le rayon de la mort n'existe plus. Tu nous as fait perdre la guerre, Bouritz... tu nous l'as fait perdre. Tu sais ce que l'on fait d'un soldat qui fait perdre, par sa faute, une grande bataille ?... On le fusille.

– Commandant... je.

– Tais-toi. Oui, on le fusille, et c'est ce que tu mériterais. Dès aujourd'hui, je fais mon rapport au führer personnellement. C'est lui qui décidera ce qu'il doit faire avec un imbécile de ton calibre. Je souhaite qu'il ordonne ta mort à petit feu lent... Plus tard, tes descendants diront : « Si nous avons perdu la deuxième grande guerre, c'est à cause de cet idiot de Bouritz qui a trahi son pays... »

– Mais je n'ai pas trahi.

– C'est tout comme. Ton nom sera écrit dans l'histoire comme celui de Judas. Tu es pire que

Judas, toi, c'est le führer que tu as trahi. Toute la nation d'Allemagne, pendant des siècles et des siècles, aura ton nom en horreur. Elle t'appellera Bouritz le traître, Bouritz le lâche, Bouritz le vendu.

Le commandant se tut et reprit sa marche de long en large.

Bouritz en profita pour prendre la parole :

– Commandant, tout n'est pas perdu.

– Comment cela ?

– Tout d'abord ce qui est arrivé, ce n'est pas de ma faute. Le laboratoire était gardé et...

– Laisse faire les excuses... où veux-tu en venir ?

– Vous oubliez que le chimiste Fritz Hamler était lui aussi un des inventeurs du rayon de la mort. Il a toujours été l'assistant du professeur Kinentz.

Le commandant prêta l'oreille.

– De plus, il y a ce fameux savant professeur Shermann. Kinentz lui a expliqué tout le

fonctionnement de son appareil. À eux deux je suis certain qu'ils peuvent construire un autre rayon de la mort...

– Mais c'est vrai. Je n'y avais pas pensé. Bouritz, tu es un génie. Là, je te reconnais bien.

– Voyons, commandant.

– Non, non, je suis content de toi. J'allais me décourager et...

Il s'arrêta net.

– Non, tu es un imbécile. Si tu t'étais occupé de ton affaire, je ne serais pas obligé de faire tout cela.

– Oui, commandant.

– Un idiot.

– Oui, commandant.

– Un lâche.

– Oui, commandant.

– Sors d'ici, que je ne te revoie plus.

Bouritz se dirigea vers la porte.

Von Tracht reprit plus calmement :

– Dis à mon secrétaire d’envoyer chercher le professeur Shermann et Fritz Hamler immédiatement. Qu’ils viennent tous les deux à mon bureau.

– Bien, commandant.

Avant de franchir la porte, Bouritz se retourna, leva le bras et :

– Heil Hitler.

– Heil Hitler, répondit Von Tracht.

Bouritz sortit presque heureux. Il était sûr maintenant que le commandant ne ferait pas de rapport contre lui.

II

La sonnerie du téléphone se fit entendre.

Von Tracht décrocha :

– Allo ?

– Fritz Hamler est ici, commandant.

– Faites-le entrer.

– Bien.

Von Tracht raccrocha.

La porte du bureau s'ouvrit et Fritz parut.

– Heil Hitler.

– Heil Hitler.

– Vous êtes seul, Hamler ?

– Oui, commandant.

– Mais j'avais demandé à voir le professeur
Shermann aussi ?

– Il était sorti, commandant. Je ne sais à quelle

heure il entrera. Le pauvre homme semblait bien affecté. Son petit-fils a été blessé.

– Je sais, je sais.

– J’ai ordonné qu’on lui fasse le message et s’il arrive assez à bonne heure, il viendra me rejoindre ici.

– Vous avez bien fait, Fritz.

Il lui offrit une chaise.

– Asseyez-vous.

– Merci, commandant.

Il y eut un court silence, puis Von Tracht reprit :

– Hamler, croyez que je sympathise beaucoup avec vous au sujet de la mort du professeur Kinentz.

– Merci.

– Nous avons perdu l’un des plus grands savants de l’Allemagne.

– En effet.

– Heureusement que nous vous avons pour le

remplacer... pour continuer son œuvre.

– Ah !

– Je veux parler de vous, Hamler.

– Oh, je ne serai jamais aussi fort que mon défunt maître.

– Peut-être, mais vous avez quand même étudié avec lui. Vous l’avez suivi dans tout son travail. Vous connaissez sa fameuse machine, le rayon de la mort ?

– Je la connais assez bien, en effet.

– Eh bien, voici la question la plus importante, Fritz. Vous savez qu’avec cette arme, nous avions d’énormes chances de nous emparer de presque le monde entier ?

– Oui, commandant.

– Pouvez-vous reconstruire le « Rayon de la Mort » ?

Fritz réfléchit longuement.

Que devait-il répondre au commandant, oui ou non ?

S’il répondait oui, le commandant le mettrait

probablement au travail dès le lendemain et si nos amis manquaient le rendez-vous à onze heures 30, ils risquaient peut-être à la longue de faire découvrir leur véritable identité.

S'il répondait non, le commandant ne le croirait peut-être pas.

Fritz savait que tout le succès de l'affaire reposait dans leur départ précipité de l'Allemagne.

À tout prix, il fallait être au rendez-vous à onze heures trente.

– Oui, commandant, je crois que je pourrais reconstruire le rayon de la mort.

Von Tracht sembla respirer plus librement.

– Tant mieux, j'avais peur que tout ne soit perdu.

– Je ne puis cependant faire aucune promesse. Je ferai mon possible. Aidé par le professeur Shermann, nous en viendrons probablement à bout.

– Bravo ! J'aime les hommes qui ont de l'espérance, du courage. Le laboratoire n'a pas

tout sauté. Dès demain, j'essaierai de faire établir une aile réservée strictement pour vos expériences.

– Commandant, puis-je vous demander un service ?

– Oui.

– Si vous voulez que nous réussissions et le plus tôt possible, pourquoi ne pas nous laisser travailler dans le laboratoire du professeur Kinenz. Tous les appareils nécessaires pour nos expériences sont déjà installés. De plus, dans ce laboratoire, je reverrai constamment la figure de mon cher maître. Il semblera nous dicter ses instructions. En un mois, je puis vous garantir que le rayon de la mort sera de nouveau en état d'usage.

Von Tracht réfléchit.

Il aurait aimé avoir les chimistes sous sa garde.

Mais d'un autre côté, ce que disait Fritz était vrai.

Il travaillerait mieux et plus vite dans

l'enceinte de son propre laboratoire.

– Eh bien, Hamler, je vais accepter votre proposition.

– Merci.

– Je compte que vous vous mettiez au travail le plus tôt possible.

– Dès demain, peut-être même cette nuit, nous commencerons nos recherches.

– Tant mieux.

Fritz se leva.

L'entrevue était terminée.

– Désirez-vous quand même que le professeur Shermann vienne vous voir ?

– Non, ce n'est plus nécessaire. Vous lui dicterez mes ordres, et au travail.

– Bien, commandant.

– Merci beaucoup, Hamler, je vois que vous travaillez pour la gloire de votre pays.

– Oui, commandant. Pour notre führer. Heil Hitler.

– Heil Hitler.

Fritz sortit majestueusement.

Von Tracht soupira :

– Quel brave jeune homme ! Si tous les Allemands étaient comme lui, il y a longtemps que la guerre serait terminée.

*

– Marius, nous allons passer à l'action.

Le Marseillais sauta de joie :

– Peuchère, patron, que je suis content. Il y a longtemps que je ne me suis pas servi de mes deux poings.

– Tant mieux. Tout d'abord il va falloir trouver deux costumes de soldats de la Gestapo.

– Hum... ce ne sera pas facile.

– De plus, il nous faudra une voiture.

– Pourquoi ?

– Pour aller chercher Gisèle.

– Je ne saisis pas très bien votre idée.

– Eh bien, suppose que le commandant Von Tracht appelle à l'hôpital.

– Oui.

– Il veut interroger Gisèle sur l'accident et il dit qu'il l'enverra chercher par deux de ses hommes. Tu commences à comprendre ?

– Parfaitement. Ces deux hommes-là, ce sera vous et moi ?

– Justement.

– Mais qui nous dit que le commandant appellera ?

– Laisse faire cela, je vais m'en occuper.

Marius se mit à rire :

– Bonne mère, je comprends tout. Vous allez vous faire passer pour le commandant, vous allez appeler à l'hôpital. Nous irons chercher Gisèle, et à onze heures et demie, bonsoir la visite.

– Tu l'as.

– Mais ce plan ne peut pas échouer, justement parce qu'il est facile.

– Tu crois cela ? et la voiture... et les costumes ?

– Oui, c'est vrai, il y a cela.

Les deux hommes réfléchirent.

– C'est très simple, nous allons téléphoner à la Gestapo et demander deux hommes... disons une bataille... suggéra Marius.

– Non, ça ne peut marcher.

– Pourquoi ?

– Parce qu'on s'apercevra bien vite de la disparition des deux hommes et on saura qu'ils sont venus ici.

– C'est vrai. Mais alors ?

– Alors, il faudra aller chercher et la voiture et les costumes, dans le camp même de nos ennemis. On mettra beaucoup plus de temps à s'apercevoir de la disparition de deux soldats.

– Ce ne sera pas facile. Nous partons tout de suite ?

– Non, non. Il faut attendre le retour de Fritz.

– Pourquoi ? il peut être longtemps parti.

– Il nous reste plus de quatre heures devant nous. Il est à peine sept heures. Nous ne pouvons pas agir avant dix heures. Nous réussirons ou bien nous manquons notre coup. C’est tout. Mais il va falloir attendre à la dernière minute.

Marius n’aimait pas beaucoup cela, mais il était obligé de se soumettre aux ordres du patron.

Fritz arriva à sept heures et vingt minutes.

IXE-13 demanda aussitôt :

– Pas de complications, j’espère ?

– Non, ne craignez rien.

– Je suppose qu’il voulait te questionner sur l’explosion ?

– Du tout.

– Ah ?

– Il voulait savoir si nous pouvions reconstruire un nouveau rayon de la mort.

– Et qu’as-tu répondu ?

– J’ai dit oui. Si j’avais dit non, il se serait peut-être douté de quelque chose.

Et Fritz conta l'entrevue en détail.

– Tu as très bien fait. Je n'aurais pas fait mieux, félicita le Canadien.

– Moi non plus, peuchère.

– Et vous autres, avez-vous trouvé une idée pour faire sortir la jeune fille de l'hôpital ?

– Oui, le patron en a trouvé une.

IXE-13 exposa le plan qu'il venait de dresser.

– Hum... ça comporte bien des risques, fit Fritz.

– As-tu quelque chose de mieux à nous proposer ?

– Non, je ne crois pas.

IXE-13 se tourna vers Marius :

– Tu as la carte que t'a remise Jany Karlova ?

– Oui, patron.

Marius remit la carte à IXE-13.

Ce dernier l'étudia longuement.

– Hum... nous aurons environ dix milles à faire en voiture.

– Ça peut prendre un quart d’heure, vingt minutes, déclara Fritz.

– Nous sommes mieux de mettre plus. On ne sait jamais.

– C’est vrai.

– Disons une demi-heure. Nous avançons donc à onze heures. Maintenant, ajoutons une autre demi-heure pour sortir Gisèle de l’hôpital.

– Ça fait dix heures et demie.

– Et une heure dans le plus pour trouver les costumes et une auto. Heure que nous passerons à l’action.

– Neuf heures et demie, déclarèrent les trois hommes d’une seule voix.

III

De son côté, la pauvre Gisèle commençait à désespérer.

Si ce n'était pas de cette blessure.

Mais voilà que maintenant, elle était immobilisée.

Marius lui avait dit que le rendez-vous était fixé pour onze heures et demie.

– Si je pouvais simplement sortir de l'hôpital.

Gisèle essaya de se lever, mais elle poussa presque un cri de douleur.

– Non, c'est impossible.

Sa cheville ne pouvait la supporter.

Une garde entra :

– Y a-t-il quelque chose que je puis faire pour toi, mon petit. J'ai entendu du bruit...

Gisèle portait toujours son costume de garçon.

– Non, non garde. Je voudrais me lever...
retourner chez-nous.

– Mais voyons, tu ne peux pas... pas avant
deux jours, a dit le docteur. Allons, couche-toi et
essaie de dormir.

– Bien, garde.

La garde éteignit la lumière et sortit.

– Si elle était à ma place, elle ne pourrait
certes pas dormir... il passe huit heures et
personne ne me donne de nouvelles.

Pourtant, la fiancée d'IXE-13 était certaine
d'une chose.

C'est que ses amis ne la laisseraient pas seule
à Berlin.

– Je vais leur faire manquer leur rendez-vous.

Gisèle se mit à genoux et se traîna jusqu'à la
fenêtre.

Elle regarda au dehors.

– Impossible de sortir par ici... il faudrait que
je descende par l'ascenseur le long de l'escalier.

Un certain moment, elle avait eu l'idée de se

laisser glisser le long de ses draps.

Une fois dans la rue, elle aurait certainement attiré l'attention d'un automobiliste qui l'aurait reconduite à la maison de Kinentz.

Gisèle retourna dans son lit.

Pour la première fois de sa vie, elle se sentait découragée.

Elle s'enfuit la tête dans son oreiller et se mit à pleurer comme une enfant.

*

– Patron ?

– Oui.

– Quelle heure avez-vous ?

– Neuf heures moins dix. Je t'en supplie, Marius, ne me la demande plus, je crois que c'est la centième fois.

– Encore quarante minutes à attendre, peuchère, que c'est long ! Nous ne pouvons partir

plus tôt ?

– Non. Nous avons décidé neuf heures et demie, et ce sera neuf heures et demie.

On frappa à la porte du petit salon où se trouvaient les trois hommes.

– Entrez, cria Fritz.

Madame Kinentz parut :

– Excusez-moi, messieurs.

– De rien, madame.

– On vient de me téléphoner des quartiers généraux de la Gestapo.

– Pour nous ?

– Non, c'était pour me dire qu'on avait rassemblé ce qu'on avait pu trouver des restes de mon mari.

– Ah.

La pauvre veuve continua :

– J'ai demandé à l'homme qui me parlait d'envoyer ces restes ici. Mais j'ai pensé par la suite, vous prévenir. Peut-être que vous n'aimez

pas cela ?

– Mais voyons madame ? C'est votre droit, dit
IXE-13.

– Alors, ça ne vous dérangera pas ?...

– Non.

– Très bien. La voiture doit venir livrer la
bière vers neuf heures et demie.

La pauvre femme remercia et sortit.

– Patron ?

– Quoi ?

– Vous avez compris comme moi ?

– Mais quoi ?

– On va venir livrer la tombe du professeur
vers neuf heures et demie.

– Et puis ?

– Ils ne viendront certes pas à pied bonne
mère. Ils seront en automobile. Nous pourrions
nous emparer de la voiture.

– Impossible.

– Pourquoi ?

– Pour plusieurs raisons. Tout d’abord, on s’apercevrait tout de suite du départ.

Fritz continua :

– De plus, rien ne dit que ceux qui viendront livrer le corps de mon maître seront au nombre de trois.

Le silence retomba dans la pièce.

Pendant deux minutes qui semblèrent des heures, personne ne parla.

Tout à coup, IXE-13 se leva.

Il avait un air triomphant.

– Marius, ton idée n’est pas si folle que cela.

– C’est vrai, patron ?

– Oui. Je crois avoir trouvé un plan qui pourra fonctionner à merveille.

– Tant mieux. Qu’est-ce que c’est ?

– Je n’ai pas le temps de l’expliquer en détails.

Fritz et Marius étaient très attentifs.

– Nous nous emparerons des deux ou trois hommes et de l’ambulance.

– S'ils ne sont que deux ? demanda Fritz.

– Eh bien, vous resterez ici pendant que nous irons prendre Gisèle, Marius et moi. En revenant, nous viendrons vous chercher.

– Parfait.

– Voici maintenant la première partie de mon plan. Il faut donner à madame Kinentz, un somnifère.

– Pourquoi ?

– Parce qu'elle pourrait troubler nos plans.

Fritz se leva :

– Très bien je m'en charge.

Il sortit de la pièce et se dirigea vers la petite pharmacie qui se trouvait dans la chambre de bain.

Il prit deux pilules dans une petite bouteille et les fit fondre dans un verre d'eau.

Puis lentement, sans emporter le verre, il se dirigea vers la chambre de madame Kinentz.

La femme du professeur était assise dans un fauteuil et regardait dehors, les yeux perdus dans

le lointain.

– Excusez-moi, madame...

Elle leva les yeux vers l'assistant de son mari :

– Ah, c'est vous, Fritz ?

– Oui, madame. Je venais prendre de vos nouvelles. Je vous ai trouvée très changée tout à l'heure, au salon...

– Mon brave garçon... ne t'inquiète pas, c'est l'émotion.

– Je sais, et je trouve que vous n'êtes pas raisonnable, madame Kinentz, pas raisonnable du tout.

– Comment cela ?

– Vous devriez vous coucher et dormir.

– Dormir ?... Je ne le pourrais, et puis, je ne veux pas.

– Pourquoi ?

– Parce que je veux attendre ceux qui viendront me porter les restes de mon cher mari.

Fritz hocha la tête :

– Madame Kinentz, ce sera dix fois pire.

– Que voulez-vous dire, Fritz ?

– Vous n’êtes pas en état d’attendre l’arrivée du cercueil. Je suis persuadé que vous piqueriez une crise terrible.

– Mais non, je me sens plus forte.

– Vous dites cela, mais vous verrez tout à l’heure. Tandis que si vous vous reposiez, demain matin, vous seriez en bien meilleure santé et vous pourriez supporter plus facilement la vue de la boîte qui renferme les restes de votre époux.

Madame Kinentz baissa la tête.

De grosses larmes coulèrent sur ses joues.

– Madame Kinentz, fit Fritz en se rapprochant d’elle, vous savez que je vous ai toujours considérée comme une mère.

– C’est vrai ?

– Oui. Je veux votre bien, votre santé. Il faut que vous m’obéissiez. Tenez, je vais vous apporter quelque chose qui calmera vos nerfs. Étendez-vous sur le lit et dormez un peu.

– Non, non.

– Je promets de vous réveiller lorsqu'ils apporteront le cercueil.

– Vous me le promettez ?

– Oui. Vous savez que je n'ai qu'une parole.

– Je vous crois, Fritz. Je vais me coucher quelques minutes. Si je m'endors, vous me réveillerez ?

– Promis. Je vais aller vous chercher des cachets pour...

– Non, non, ce n'est pas nécessaire. M'étendre sur le lit me fera assez de bien.

– J'insiste.

Et sans plus attendre, Fritz sortit et alla chercher le verre dans la chambre de bain.

Lorsqu'il revint, madame Kinentz était couchée.

– Asseyez-vous et prenez cela.

– Merci.

Il la souleva et la femme du savant but le

contenu du verre jusqu'à la dernière goutte.

Fritz sortit et alla remettre le verre en place.

Il attendit cinq minutes dans la chambre de bain, puis il revint vers la chambre à coucher.

Il s'approcha du lit et murmura :

– Madame Kinentz... madame Kinentz.

Elle ne bougea pas.

Fritz la secoua assez vigoureusement.

Elle demeura immobile.

Il revint au salon.

– Vous avez pris du temps, peuchère, s'écria Marius.

– Il vaut toujours mieux prendre son temps que d'aller trop vite.

– Elle dort ?

– Oui, profondément. Elle en a pour jusqu'à demain.

– Bravo.

IXE-13 se pencha vers ses deux amis :

– Maintenant, l’heure décisive approche.
Écoutez bien la dernière partie de mon plan.
Voici ce que nous allons faire...

IV

À neuf heures et vingt-cinq, Marius et IXE-13 sortirent de la maison.

Fritz se trouvait maintenant seul avec la femme endormie.

Cinq... puis dix minutes s'écoulèrent.

Soudain, il entendit le bruit d'une voiture qui s'arrêtait à la porte de la maison.

Tout en évitant de se faire voir du dehors, Fritz regarda par la fenêtre.

Il aperçut une voiture, un petit camion.

Deux hommes en descendirent pendant que le dernier demeurait au volant.

Ils se dirigèrent vers l'arrière, ouvrirent la porte du camion et tirèrent une longue boîte de bois, en forme de cercueil.

Ils la chargèrent sur leurs épaules et

marchèrent en direction de la maison.

Fritz retourna au centre de la pièce.

Quelques secondes plus tard, la sonnerie de la porte résonnait.

Il alla ouvrir.

– Messieurs ?

– Madame Kinentz ?

– Entrez.

Les deux soldats de la Gestapo passèrent dans le petit salon et déposèrent la boîte sur le plancher.

– Madame Kinentz ?

– Elle est couchée. Qu'est-ce qu'il y a ?

– Nous lui apportons le corps de son mari.

– Qui a dit d'apporter cela ici ?

– Le capitaine Vinmer du bureau de la Gestapo.

– Bon, c'est parfait. Madame Kinentz dort, je crois qu'il n'est pas nécessaire de la déranger. Je la préviendrai demain matin.

– Comme vous voudrez.

Les deux soldats se dirigèrent vers la sortie.

– Un instant, dit Fritz.

– Quoi ?

– Vous ne prendriez pas un petit verre pour votre trouble ? Ça vous ferait du bien.

Les deux soldats se regardèrent.

– C'est que... il y a aussi le chauffeur du camion.

Fritz fit un signe de la main :

– Bah, laissez-le faire. D'ailleurs, si un officier venait à passer, il trouverait curieux de voir le camion sans chauffeur.

– Pour ça, c'est bien vrai.

– Attendez-moi ici, ça va prendre deux secondes.

– Très bien.

Fritz sortit de la pièce.

Nos deux héros n'avaient pas perdu leur temps.

Ils s'étaient placés en embuscade tout près de la maison.

Au bout de quelques minutes, Marius s'écria :

– Peuchère, l'heure passe, et il n'arrive pas.

– Comme tu es nerveux, mon pauvre Marius...

– C'est que je ne veux pas manquer le rendez-vous.

– Je sais, mais je ne t'ai jamais vu nerveux comme cela. Ne serait-ce pas plutôt cette Jany Karlova que tu désires revoir ?

Marius baissa la tête.

Il ne savait que répondre.

Heureusement, ce fut IXE-13 lui-même qui le tira d'embarras.

– Marius ?

– Quoi ?

– Regarde... un camion.

En effet, un petit camion s'approchait et ralentissait peu à peu.

Il vint s'arrêter devant la maison du professeur Kinentz.

– Ce sont eux.

– Chut, pas un mot.

Tout comme Fritz, ils virent sortir les deux soldats qui allèrent chercher la boîte pour ensuite se diriger vers la maison.

Lorsqu'ils furent entrés, IXE-13, murmura à l'oreille de son ami :

– C'est le temps, allons-y.

Marius sortit du passage.

Il traversa la rue comme si rien n'était.

Il regarda lentement autour de lui. Personne n'était en vue sur la chaussée.

Comme s'il voulait allumer une cigarettes, il fit craquer une allumette.

C'était le signal.

IXE-13 sortit à son tour de sa cachette et se

dirigea carrément vers le camion.

Il s'arrêta à la hauteur du chauffeur et lui fit un signe comme s'il désirait lui parler.

Le chauffeur baissa la vitre et penchant la tête :

– Qu'est-ce qu'il y a ?

– C'est pour un renseignement, fit l'espion canadien en s'approchant. Pourriez-vous me dire si...

Ce fut tout ce qu'entendit l'Allemand.

Le poing d'IXE-13 s'abattit sur sa figure et il tomba en arrière.

L'espion ouvrit aussitôt la portière et, pour être plus sûr de son coup, donna une autre magistrale droite au nazi.

Marius, en voyant agir son maître, avait bondi.

Vif comme l'éclair, les deux hommes enlevèrent le gilet de l'Allemand et Marius l'endossa.

– Il est petit.

– Ça n'a pas d'importance, vite, prends sa

casquette militaire.

Le Marseillais obéit.

– Maintenant, ne bouge pas d’ici.

IXE-13 jeta un coup d’œil sur la rue, puis il prit le chauffeur dans ses bras et se dirigea vers le passage qui menait à l’arrière de la maison.

Il aperçut de la lumière.

– C’est vous ? fit la voix de Fritz.

– Oui, tout a bien marché.

– Vite, ils attendent dans le petit salon.

IXE-13 entra dans la maison.

Il déposa le corps de l’Allemand sur le plancher de la cuisine et suivit Fritz.

Les deux hommes, revolver au poing, entrèrent dans la pièce où les deux soldats nazis attendaient sans se douter de rien.

– Le premier qui bouge est un homme mort...

– Mais...

– Pas de mais, ordonna IXE-13. Vite, déshabillez-vous... Les soldats essayèrent de

protester.

IXE-13 fit mine de les enligner avec son arme.

Aussitôt, ils enlevèrent gilet, pantalon, chemise, etc... Fritz était sorti de la pièce.

Il y revint avec le chauffeur toujours sans connaissance.

– Tu as de la corde ? demanda IXE-13.

– Oui, j'en ai emporté.

Ils se mirent à ficeler les trois hommes comme des saucissons.

– Marius ?

– Il est au volant du camion.

IXE-13 déchira le tapis de la petite table et ajusta des bâillons à ses prisonniers.

– Maintenant, au travail. Tu as les renseignements ?

– Oui, c'est le capitaine Vinmer de la Gestapo qui les a envoyés ici.

– Parfait, habillons-nous.

Ils changèrent leurs vêtements pour ceux des

soldats.

IXE-13 fouilla dans ses poches et sortit un portefeuille.

– Bon, tout va bien. Celui-ci est le sergent Brasko. Il doit être en charge du groupe.

– Probablement.

D'un pas décidé, il se dirigea vers le téléphone.

Il signala l'opérateur.

– Opératrice ?

– Oui. Mademoiselle. Donnez-moi les bureaux de la Gestapo.

– Un instant.

Au bout de quelques secondes, une voix rauque reprit :

– Allo ? Bureau de la Gestapo au service du führer, Heil Hitler.

– Heil Hitler, répondit IXE-13. Je voudrais parler au capitaine Winmer.

– De la part de qui ?

– Sergent Brasko.

– Une minute.

Enfin, une autre voix reprit :

– Ici le capitaine Vinmer.

– Sergent Brasko qui parle, capitaine.

– Oui, qu'est-ce qu'il y a ?

– Je suis chez madame Kinentz dans le moment.

– Et puis ?

– La pauvre femme a une crise terrible. Elle crie, pleure, et je crois qu'il ne serait pas prudent de la laisser seule, du moins pour quelque temps.

– Ah !

– Alors, si vous n'avez rien de spécial, nous pourrions demeurer un peu avec madame Kinentz. Vous savez quelle importance attache le commandant Von Tracht à cette affaire.

Le capitaine mit un peu de temps à rendre sa réponse.

– Hum... c'est très bien. Mais donnez-moi le

numéro de téléphone. S'il y a quelque chose de spécial, je vous appellerai.

– Bien, capitaine, c'est Zone 628.

– Entendu.

IXE-13 raccrocha.

– Ouf, j'ai eu un peu peur.

Le Canadien alla vérifier les liens des prisonniers.

Il regarda sa montre.

– Il est dix heures cinq. Nous sommes en retard, il faut faire vite.

De nouveau, il décrocha le téléphone et signala un numéro.

– Hôpital Berlin.

– Je voudrais parler au surintendant.

– Qui parle ?

– Le commandant Von Tracht.

– Un instant.

Il y eut un échange de communication, puis une voix répondit :

– Allo ?

– Ici le commandant Von Tracht.

– Oui, commandant ?

– On vous a emmené un garçon du nom de David Shermann ?

– Ah, je ne suis pas au courant.

– Eh bien moi, je le suis. Ce garçon est blessé à un pied, je crois. Il faut absolument que je l'interroge.

– Vous êtes le bienvenu, commandant.

– Croyez-vous que je vais me déranger ?... Non, non. Je vais envoyer chercher David Shermann par le sergent Brasko.

– C'est que, d'après les règlements de l'hôpital...

– Je me fous des règlements. Je vous donne l'ordre de préparer David Shermann, je l'envoie chercher.

– Mais...

– Comment ? vous discutez mes ordres ? Désirez-vous perdre votre situation ?... Je ne vous

demande pas un blessé extraordinaire... il n'a qu'une cheville de tordue, et de plus, nous le ramènerons à l'hôpital avant minuit.

– Bon, bon, puisque ce sont des ordres, commandant, le garçon sera prêt.

– Merci. La voiture sera là, dans une dizaine de minutes.

IXE-13 raccrocha.

Fritz s'approcha du téléphone, sortit un couteau de sa poche et coupa les fils.

– Allons-y, nous n'avons pas une minute à perdre. Nous sommes à un gros dix minutes de l'hôpital.

Ils bondirent hors de la maison.

Marius les attendait dans le camion.

Les deux hommes sautèrent à l'intérieur.

– Et puis, patron ?

– Nous n'avons pas eu trop de difficultés. Espérons que tout continuera à bien marcher. Vite, à l'hôpital.

– Bien.

Marius fit démarrer le camion.

– Tu connais la route ?

– Craignez rien, patron. Nous serons là dans peu de temps.

V

La garde entra dans le bureau du surintendant.

– Vous m’avez sonnée ?

– Oui, garde. Vous avez un blessé du nom de David Shermann ?

– Un instant, je vais vérifier.

La garde se dirigea vers un petit bureau.

– Quand est-il entré ?

– Ce soir.

Elle prit la liste et regarda les derniers noms.

– En effet.

– Eh bien, donnez ordre qu’on prépare ce malade.

– Pourquoi ?

– Des ordres de la Gestapo. On vient le chercher dans une demi-heure.

– Mais il ne peut marcher.

– Ça n'a pas d'importance. On le transportera sur une civière.

– Mais monsieur le surintendant, nous n'avons pas le droit...

– La Gestapo a tous les droits. Nous ne pouvons discuter. Allons, donnez les ordres.

– Bon, c'est bien.

La garde sortit.

Gisèle s'était enfin endormie.

Soudain, la lumière s'alluma brusquement.

– Quoi ?... qu'est-ce qu'il y a ?

– David Shermann ?

– Oui, c'est moi.

– Il faut vous lever. La Gestapo vient vous chercher.

Gisèle pâlit :

– La Gestapo ?

– Oui. Un commandant désire vous voir. Allons, levez-vous, je vous apporte vos vêtements.

La garde sortit.

Gisèle se sentait prête à défaillir.

– La Gestapo... je suis sûre qu'ils ont tout découvert. Marius et Jean doivent être prisonniers... oh, si je pouvais me sauver avant qu'ils viennent me chercher.

La garde parut avec les vêtements.

– Je vais vous aider.

– Non, non garde, je puis m'habiller tout seul.

– Mais votre pied...

– Ça ne fait rien. Je me sens mieux. Allez donc me chercher une pilule pour le mal de tête.

– Vous venez de dire que vous vous sentez mieux.

– Je sais, pour le pied, mais pas pour la tête.

La garde poussa un soupir.

– Bon, je vais aller vous chercher une pilule.

Gisèle ne perdit pas une seconde.

Elle enfila vivement la chemise et les pantalons.

La garde revint presque aussitôt.

– Vous avez fait vite. Vous auriez dû attendre pour mettre votre blouse.

– Pourquoi ?

– Mais pour vous laver, petit salaud. Allons, enlevez cela.

– Non, non, je suis correct.

Avant tout, il ne fallait pas qu'on sache, qu'elle était une fille.

– Petit possédé ! Je dirai au docteur que vous ne voulez pas obéir.

La garde aida Gisèle à mettre l'une de ses chaussures.

– Je reviens. Je vais vous chercher une serviette et du savon.

Lorsqu'elle sortit, Gisèle poussa un soupir de soulagement.

– Ouf... j'ai eu chaud quand elle a voulu me faire enlever ma chemise.

La garde revint avec de l'eau, une serviette et du savon. Gisèle se débarbouilla la figure.

– J’ai fini.

– Eh bien, étendez-vous sur le lit et attendez qu’on vienne.

De nouveau, la garde disparut.

Gisèle regarda autour d’elle.

– Oh, si j’avais quelque chose... des béquilles, n’importe quoi, je jouerais le tout pour le tout.

Mais rien... rien...

Il fallait attendre.

– Dire que la Gestapo va venir me cueillir ici et que je ne pourrai rien faire pour leur échapper.

La pauvre Française, ignorant l’exacte vérité, était au désespoir.

*

Le camion s’arrêta devant l’hôpital.

– Marius ?

– Oui.

– Reste au volant. Je vais descendre avec

Fritz.

– Mais, patron je voudrais bien, moi aussi, aller chercher Gisèle. Fritz pourrait rester dans le camion.

IXE-13 regarda son ami et ne put réprimer un sourire.

– Pauvre Marius, mais ton gilet est beaucoup trop petit. On te remarquerait tout de suite. On verrait bien que tu n'es pas un véritable soldat.

– Vous pensez ?

– Mais oui.

Il se tourna vers Fritz :

– N'est-ce pas ton avis ?

– Oui. Marius a l'air d'un bouffon.

Le Marseillais baissa la tête.

Il était très dépité.

– Bon, puisqu'il n'y a pas moyen de faire autrement, je resterai ici.

IXE-13 ouvrit la porte du camion :

– Allons-y, Fritz.

D'un pas assuré, ils se dirigèrent vers l'hôpital.

En entrant, le portier leur demanda :

– Vous désirez ?

– Voir le surintendant, répondit IXE-13.

– Suivez-moi.

Il les conduisit à un petit bureau.

Il frappa.

– Entrez.

– Deux soldats de la Gestapo désirent vous voir, monsieur.

– Faites entrer.

Fritz et IXE-13 parurent.

Tous deux levèrent le bras et saluèrent :

– Heil Hitler.

– Heil Hitler.

– Vous avez reçu un appel du commandant Von Tracht ?

– Oui.

– Il m’envoie chercher le garçon.

IXE-13 présenta les papiers qu’il avait trouvés dans les pantalons.

– Je suis le sergent Brasko.

Le surintendant se souvenait du nom.

Il sonna la garde.

– Monsieur ?

– Voici le sergent et son aide qui viennent chercher le blessé, David Shermann.

– C’est bien ça, dit IXE-13.

– Remettez-leur le patient, garde.

Cette dernière demanda :

– Vous avez une civière ?

– Non.

– Si c’est un petit gas, fit Fritz, nous pouvons le prendre dans nos bras.

La garde répliqua sèchement :

– Ce n’est pas comme cela qu’on transporte des blessés. Suivez-moi.

Ils montèrent à l’étage où se trouvait la

chambre de Gisèle.

La garde appela l'une de ses collègues.

– David Shermann est prêt ?

– Oui.

– Donnez une civière à ces deux soldats.

– Bien.

La garde se dirigea vers une grande armoire au fond du corridor.

Elle en sortit une civière qu'elle remit à Fritz.

– Suivez-moi.

Ils entrèrent dans la chambre de Gisèle.

Cette dernière se retint pour ne pas pousser un cri de stupéfaction.

Elle venait de reconnaître IXE-13 et Fritz.

D'un seul coup, toutes ses inquiétudes s'envolèrent.

Ses amis ne s'étaient pas fait prendre. Ils avaient même trouvé un moyen de la sortir de l'hôpital.

– David, voici les soldats qui doivent

t'emmener.

IXE-13 déposa la civière par terre et aida Gisèle à s'y coucher.

La garde demanda :

– Allez-vous le ramener ?

– Ce n'est pas à nous qu'il faut demander cela. C'est au commandant.

IXE-13 et Fritz soulevèrent la litière et, sans plus s'occuper de la garde, se dirigèrent vers l'ascenseur.

La garde, secrétaire du surintendant, les attendait.

– Vous direz au commandant que nous ne sommes plus responsables de ce blessé s'il lui arrive quelque chose.

Fritz ricana :

– Craignez pas, le commandant prend ses responsabilités.

Elle les reconduisit jusqu'à la sortie.

Lorsque la porte se fut refermée sur le petit groupe, Gisèle ne put s'empêcher de murmurer :

– Vous autres... il me semble que je rêve.

– Chut... pas un mot, Gisèle.

Marius sortit du camion.

– Bonsoir, petite, tu n'étais pas trop désespérée ?...

– Je commençais, surtout quand on m'a dit que la Gestapo me faisait demander.

IXE-13 les gronda :

– Ce n'est pas le temps des conversations.

Ils poussèrent Gisèle à l'intérieur du camion.

– Marius ?

– Oui, patron ?

– Reste avec elle. Je vais m'installer au volant.

– Bien, patron.

IXE-13 et Fritz prirent place sur la banquette-avant.

L'espion canadien mit le camion en marche.

Fritz regarda sa montre.

– Il passe à peine dix heures et demie.

– Nous avons fait cela dans un temps record.

Fritz sourit.

– Nous pensions manquer le rendez-vous, et maintenant, nous serons en avance.

VI

Après la sortie d'IXE-13 et Fritz, les trois prisonniers essayèrent de briser leurs liens.

Mais la corde était solide et les nœuds des mieux faits. Alors, l'un des trois soldats, se poussant de ses pieds, se dirigea vers un de ses compagnons.

Ils se mirent dos à dos.

Alors, avec une patience sans égale, ils frottèrent leurs poignets l'un sur l'autre.

Près d'une demi-heure s'écoula.

– Les cordes doivent certainement s'user, pensaient les prisonniers.

Le troisième les regardait et les encourageait du regard. Un autre quart d'heure passa.

Soudain, l'un des deux soldats sentit que ses liens se desserraient.

Il fit un effort inouï et la corde se brisa.

Il avait les mains libres.

Le reste ne fut qu'un jeu.

En moins de temps qu'il ne faut pour le dire, il s'était libéré et avait coupé les liens de ses compagnons.

– Vite, il faut avertir le capitaine.

– Ils ont coupé les fils.

Un des soldats se dirigea vers les vêtements laissés par IXE-13 et Fritz.

Il enfila vivement une paire de pantalons.

– Je reviens tout de suite. Je vais téléphoner.

Il sortit et alla frapper à une maison voisine.

Vu l'heure assez tardive, on mit pas mal de temps avant de répondre.

– Qu'est-ce qu'il y a ? fit un gros homme en ouvrant la porte.

– Vous avez le téléphone ?

– Oui, pourquoi ?

– Il faut absolument que je téléphone aux

quartiers de la Gestapo.

– Ça en fait des heures pour...

– Taisez-vous, sinon, je vous rapporte à mes chefs. Je suis le sergent Brasko.

L'homme ne dit plus un mot et laissa entrer le sergent.

Il lui montra où se trouvait l'appareil.

Le sergent signala un numéro :

– Le capitaine Vinmer, s'il vous plaît.

– De la part de qui ?

– Du sergent Brasko, et c'est urgent.

– Un instant.

Quelques secondes plus tard, le sergent reprenait :

– Allo, capitaine, le sergent Brasko qui parle.

– Ah ! enfin. Voulez-vous me dire quel numéro de téléphone vous m'aviez donné ? Ça fait trois fois que j'essaie de vous rejoindre.

– Je ne vous ai jamais appelé, capitaine.

– Mais voyons, je ne suis pas fou...

– Écoutez, il s'est passé quelque chose d'effrayant. Voici : Et le sergent raconta en vitesse l'attaque surprise de Fritz et d'IXE-13.

– Vous connaissez les deux hommes qui vous ont attaqués ?

– Non, mais ils semblaient nous attendre. Et ce n'est pas tout. L'un des deux a téléphoné à l'hôpital Berlin et s'est fait passer pour le commandant Von Tracht.

– Quoi ?

– Il a dit au surintendant qu'il enverrait chercher un blessé du nom de David Shermann pour fin d'interrogatoire. Je suis certain qu'ils y sont allés avec notre camion.

– Je vais prévenir le commandant immédiatement.

La ligne fut coupée.

Le sergent remercia l'homme et alla rejoindre ses copains.

Quant au capitaine Vinmer, il s'empressa d'appeler au bureau du commandant.

Von Tracht n'était pas là.

– Il faut que vous le rejoigniez immédiatement. Je veux lui parler, c'est d'une extrême urgence.

– Nous allons faire notre possible.

Cinq minutes plus tard, la sonnerie du téléphone se faisait entendre.

– Allo ?

– Capitaine Vinmer ?

– Oui.

– Ici le commandant Von Tracht.

– Enfin, commandant. Il se passe des choses extraordinaires. Un homme s'est fait passer pour vous.

– Hein ?

– Oui, il faudrait que je vous voie... pour tout vous expliquer.

– Eh bien, je serai à mon bureau dans cinq minutes. Venez m'y rejoindre.

Comme le capitaine raccrochait, la porte

s'ouvrit.

Le sergent Brasko et les deux soldats entrèrent.

Le capitaine ne put s'empêcher de rire.

Le sergent et l'un des soldats étaient vêtus en civil, quant à l'autre, il s'était enroulé dans un tapis de table.

– Sergent, vous allez venir avec moi immédiatement au bureau du commandant Von Tracht. Quant à vous deux, retournez dans vos baraques. Demain, nous vous donnerons d'autres vêtements.

Le capitaine sortit avec le sergent.

Ils se rendirent immédiatement au bureau du commandant.

Von Tracht n'était pas encore arrivé.

Mais ils ne l'attendirent pas longtemps.

Von Tracht le fit entrer dans son bureau, puis le sergent fit le récit de ses aventures.

– Pouvez-vous me donner une description des deux hommes ?

– Oui.

Brasko décrivit du mieux qu’il put IXE-13 et Fritz.

– C’est bien ce que je pensais... alors, l’explosion de cet après-midi... le rayon de la mort détruit... mais tout cela était préparé à l’avance... tous ces gens sont des espions. Shermann, Hamler, et le petit David.

Von Tracht bondit vers le téléphone et signala le numéro de l’hôpital.

– Passez-moi le surintendant immédiatement.

Quelques secondes s’écoulèrent, puis :

– Allo, surintendant ?

– Oui.

– Ici le commandant Von Tracht. David Shermann a-t-il quitté votre hôpital ?

– Mais oui, il y a une vingtaine de minutes.

– Idiot... imbécile... Mein Gott. Mais vous ne savez pas vos règlements.

– Commandant, je...

– Vous ne savez pas que quand quelqu'un est à l'hôpital, vous n'avez pas le droit de le laisser sortir avant qu'il ait reçu son congé du médecin.

– Je sais, mais vous avez dit vous-même...

– Je n'ai rien dit.

– Pourtant, tout à l'heure, lorsque vous m'avez téléphoné...

– Puisque je vous dis que je n'ai pas téléphoné.

– Mais, je ne comprends plus, moi.

– C'est simple. Ce sont des espions qui sont venus chercher votre malade. C'est encore un espion qui vous a téléphoné...

– Des espions ?

– Parfaitement. Vous aurez de mes nouvelles, mon ami.

Von Tracht raccrocha brusquement.

Sans s'occuper de ses visiteurs, il sortit de son bureau et se mit à transmettre des ordres.

– Bloquez toutes les routes... il faut arrêter ce camion... envoyez des patrouilles... mais vous

entendez, ramenez-moi les trois hommes.

Von Tracht ne savait pas que Marius les accompagnait.

Quelques minutes plus tard, toute la ville était en alerte.

Des patrouilles en motocyclette étaient lancées sur toutes les routes.

On ferait l'impossible pour rattraper IXE-13 et ses amis.

*

IXE-13 avait bien étudié la carte que Jany Karlova avait remise à Marius.

Il avait calculé qu'il aurait environ dix milles à faire pour arriver au lieu du rendez-vous.

Aussi, il décida de ne pas rouler à pleine vitesse et risquer de se faire remarquer.

Le camion allait donc entre vingt et trente milles à l'heure.

– Nous serons là pour onze heures, onze heures et quart le plus tard, dit-il à Fritz.

– J’aime mieux être un quart d’heure en avant qu’une minute en retard.

– Moi aussi.

Comme il disait ces mots, IXE-13 sentit que quelque chose n’allait pas.

Le camion semblait vouloir s’en aller sur un des côtés de la route.

– Il ne manquait plus que ça.

– Quoi ?

– Une crevaison, j’en suis certain.

Le camion stoppa.

Fritz et IXE-13 sautèrent en même temps que Marius.

– Une crevaison, hein, patron ?

– Je le crois.

– C’est ici en arrière. Il y a un pneu de rechange à l’intérieur.

– Tant mieux.

Après quelques minutes, ils trouvèrent tout le nécessaire pour changer la roue.

Les trois hommes se mirent à l'œuvre.

– Nous venons de perdre un bon dix minutes, fit IXE-13 en regardant sa montre. Espérons que ce pneu de rechange est bon.

Ils remontèrent en voiture.

– Onze heures moins cinq, murmura Fritz.

– Il ne nous reste que six milles. Mais nous avons quelques centaines de pieds à faire dans un grand champ et il faudra transporter Gisèle.

IXE-13 appuya sur l'accélérateur.

Il regardait la route et son indicateur et murmurait :

– Encore quatre milles... trois milles...

Ils approchaient du but...

– Deux milles à peine... dans cinq minutes, nous serons là.

IXE-13 jetait un coup d'œil de chaque côté de la route.

À dix pieds d'une grande affiche de restaurant, il trouverait un petit chemin menant dans le champ.

Il devait emprunter ce chemin et marcher tout droit jusqu'à une maison en construction.

C'était là le rendez-vous.

IXE-13 et Fritz poussèrent un cri en même temps.

Ils venaient d'entendre un claquement sec, et maintenant, la voiture s'en allait en zigzaguant.

– Une autre crevaison.

– Mein Gott, s'écria Fritz.

Marius sortit du camion.

– Peuchère, c'est véritablement la série.

IXE-13 soupira :

– Mes amis, il va falloir marcher.

– Tant mieux, ce ne sera pas trop long.

– Tu crois, il y a Gisèle.

Ils allèrent trouver la jeune fille.

– Laissez-moi ici, dit-elle. Ne manquez pas

votre rendez-vous pour moi.

– Voyons, Gisèle. Ne parle pas comme ça. Il n'est pas question de te laisser en arrière.

– Transportons-la sur la civière, proposa Fritz.

Marius s'écria :

– Moi, j'ai un meilleur moyen.

– Lequel ?

– Patron, lorsque vous étiez petit, avez-vous déjà joué au cheval ?

– Au cheval ?

– Oui. L'un fait le cheval et l'autre le cavalier. Celui qui fait le cavalier monte sur le dos de celui qui fait le cheval, passe ses bras autour de son cou.

– Oui, oui, je saisis.

– Peuchère, c'est le meilleur moyen de transporter la petite. Elle n'est pas pesante. Je suis certain de pouvoir la porter tout le long.

– Nous nous remplacerons. Mais il faudra faire attention à son pied.

– N’ayez crainte. C’est moi qui vais faire le premier cheval, vu que c’est moi qui ai eu l’idée, bonne mère !

– Entendu.

Fritz et IXE-13 prirent Gisèle dans leurs bras et l’installèrent sur le dos du colosse Marseillais.

– Peuchère, j’ai déjà porté des bagages plus pesants que toi, ma petite Gisèle.

– Eh bien, tant mieux.

– Allons-y, nous n’avons pas une minute à perdre.

Et nos trois amis se mirent à marcher le long de la route, Marius portant Gisèle sur ses épaules.

VII

Les motocyclistes parcouraient la région.

Trois d'entre eux se dirigeaient exactement vers l'endroit où s'était arrêté pour la deuxième fois, le camion de nos amis. Le premier des soldats aperçut la voiture.

– Arrêtez, un camion militaire.

Les trois motos s'arrêtèrent.

Le soldat alla regarder le numéro de la licence.

– C'est le camion que nous cherchons.

Levant son fusil, il cria :

– Allons, là-dedans, sortez, sinon, je tire.

Il attendit quelques secondes.

Les deux autres soldats s'étaient rapprochés.

– Pour moi, ils ont abandonné le camion. Regarde, il y a une crevaison.

Le soldat ouvrit la porte-arrière.

– C'est bien ça, il n'y a personne.

– Alors, ils ne doivent pas être loin.

– Une chose certaine, dit l'un des hommes, c'est qu'ils ont pris à travers champs. Ils ne seraient pas assez fous pour suivre la grande route. Ils savent qu'ils sont poursuivis.

– Eh bien, vite. Coupons à travers champs et essayons de les rejoindre. Ils ne peuvent aller vite, car le capitaine a dit que le garçon était blessé.

Ils se séparèrent, partant chacun dans leur direction.

Au bout d'une dizaine de minutes, ils se retrouvèrent devant leur moto.

– Eh bien ?

– Rien. Toi ?

– Rien.

Se tournant vers le troisième :

– Toi ?

– Rien.

Les trois soldats semblaient consternés.

– Si nous continuions plus avant ?

– Nous pouvons toujours essayer. Ça ne coûte rien.

Ils enfourchèrent leurs bicyclettes et reprirent la route.

*

IXE-13 et ses compagnons continuaient leur marche vers la liberté.

C'était maintenant Fritz qui portait Gisèle.

Marius aurait voulu continuer encore longtemps, mais IXE-13 préféra changer.

– Il vaut mieux ne pas te mettre à bout. Chacun notre tour, ça ira beaucoup mieux.

Tout à coup, IXE-13 s'écria :

– Regardez.

– Quoi ?

– Là-bas ?

Il désignait quelque chose du doigt.

– L’affiche !

Quelques centaines de pieds en avant d’eux, ils apercevaient une grande affiche.

– Pour moi, c’est l’affiche dont on nous parle sur la carte.

– Peuchère, mais nous sommes rendus ?

– Presque.

IXE-13 ne s’était pas trompé.

C’était bien la fameuse affiche.

– Onze heures et vingt-cinq... nous sommes à temps. Comme il venait de prononcer ces mots, IXE-13 entendit un drôle de bruit.

– Voyons, qu’est-ce que c’est que ça ?

– Je ne sais pas.

Les trois hommes et leur compagne prêtèrent l’oreille.

– On dirait des bicyclettes à gazoline.

– Peuchère.

– Oui, oui, c'est ça... est-ce que par hasard...

IXE-13 ne réfléchit pas plus longuement.

– Vite, tous derrière l'affiche, et que personne ne bouge.

Il était temps.

Les trois soldats nazis parurent au tournant de la route. Leurs bicyclettes roulaient très lentement et ils regardaient de chaque côté d'eux.

Ils s'arrêtèrent juste devant l'affiche :

– Eh bien, qu'est-ce qu'on fait ?

– Pour moi, on perd notre temps.

– Je suis de cet avis-là.

– Eh bien alors, on retourne en arrière ?

– On retourne en arrière.

IXE-13 regardait désespérément sa montre.

Les aiguilles ne retournaient pas en arrière, elles.

Elles avançaient et rapidement.

– On va rapporter qu'on a découvert le camion et on va fouiller la région.

– C’est ça.

Marius murmurait :

– Partez... partez... peuchère.

– Alors, allons-y.

– Une minute, dit l’un des soldats, mon lacet de bottines est détaché.

– Bon, il fallait encore quelque chose, bonne mère, murmura le Marseillais.

Enfin, les trois soldats enfourchèrent leurs bicyclettes.

– Marius ?

– Oui.

– Vite, prends de l’avance. Il ne faut pas manquer l’avion. Cours. Tu arriveras à temps. Fais-les attendre quelques secondes de plus.

– Entendu, patron.

Le Marseillais s’élança.

– Fritz ?

– Oui.

– Mets Gisèle sur mes épaules. C’est moi qui

vais la porter, maintenant.

– Mais, je ne l’ai portée que quelques pas.

– Oui, mais il faut faire vite. J’ai plus d’endurance que toi, nous allons courir.

– Bon.

Gisèle fut placée sur les épaules de son fiancé.

– Allons-y, Fritz.

Les deux hommes s’élancèrent à la suite du Marseillais.

Tout en courant, Marius avait jeté au loin son casque de soldat nazi.

Enfin, il aperçut la fameuse maison en construction.

Il regarda autour de lui, mais il n’y avait personne.

– Peuchère... est-ce que nos montres seraient en retard.

Il devait être proche de onze heures trente à la montre d’IXE-13.

– Personne... est-ce qu’on nous aurait

trompés ? Pourtant, Jany Karlova semblait bien sincère.

Marius se retourna.

Il vit deux ombres qui s'avançaient au loin.

IXE-13 et Fritz.

Comme il disait cela, il entendit un curieux de bruit... un bruit de moteur.

Tout à coup, au beau milieu de la maison en construction, quelque chose apparut.

Un genre d'ascenseur.

En même temps, l'un des pans du mur tourna sur lui-même.

Dans l'ascenseur, Marius aperçut un énorme avion.

– Hourra... nous l'avons.

La porte de l'ascenseur s'ouvrit et une jeune fille parut.

– Vous.

– Jany.

– Vous êtes à temps ?

- Comme vous voyez.
- Vos amis ?
- Ils viennent, regardez, ce sont eux là-bas.
- Ah, bon. Aidez-nous à sortir l’avion.

Un pilote était déjà à enlever les chaînes qui tenaient l’avion en place.

Bientôt l’avion fut poussé au centre du terrain ; automatiquement, l’ascenseur disparut et le mur reprit sa place habituelle.

IXE-13, Fritz et Gisèle s’avancèrent.

Jany aperçut la jeune fille et s’écria :

- Mais ce petit garçon est blessé ?
- À une jambe, oui... c’est-à-dire à un pied.

IXE-13 expliqua :

- Nous avons eu un peu de difficulté à arriver à temps au rendez-vous.

Vivement, ils prirent place dans le gros avion.

- Où allons-nous ?
- Angleterre directement.

Les moteurs grondèrent et l’avion quitta le sol.

Le pilote connaissait son affaire.

Il monta directement le plus haut possible afin de se dissimuler derrière les nuages.

– Maintenant, il s'agit de passer, murmura Jany, et ce n'est pas encore fait.

VIII

Les trois nazis sursautèrent :

– Qu'est-ce que c'est que ça ?

– Écoutez...

Ils prêtèrent l'oreille.

– Un avion, s'écrièrent-ils en même temps...
c'est le bruit d'un avion.

Ils accélérèrent leur vitesse.

Bientôt, ils rejoignirent un autre petit groupe
parmi lequel se trouvait un capitaine.

– Capitaine... capitaine ?

– Oui, Herman.

– Ils se sauvent en avion.

– Vite, au poste le plus rapproché. Il faut
envoyer un télégramme.

De nouveau, la course folle reprit.

Ils arrivèrent enfin à une petite maisonnette où se trouvaient quelques soldats et un télégraphiste.

– Nous les avons découverts. Vite, télégraphiste, envoyez ce message.

– À qui ?

– Au commandant Von Tracht.

– Bien.

– Avons découvert espions, mais trop tard. Ils s'enfuient en avion. Essayez de les arrêter.

– Bien.

Le télégraphiste se mit aussitôt à l'œuvre.

*

Von Tracht se promenait de long en large dans son bureau.

– Dire que je me suis fait jouer comme un enfant. C'est moi-même qui ai accepté ce Sherman à mon usine... le rayon de la mort... le professeur Kinentz... tout est fini... tout.

La porte s'ouvrit brusquement :

– Qu'est-ce qu'il y a ?

– Un télégramme.

Le soldat tendit une feuille au commandant.

Von Tracht lut le message.

– Vite... envoyez des télégrammes partout. Il faut arrêter cet avion.

– Bien.

Le télégraphiste sortit précipitamment.

Quelques secondes plus tard, de puissants projecteurs commençaient à éclairer le ciel au-dessus de Berlin.

Des avions de chasse quittèrent le sol pour se lancer à la poursuite de l'avion de nos amis.

*

– Oh, oh, s'écria Jany... regardez... les projecteurs.

– On nous recherche.

– Peuchère, heureusement qu'on a un peu d'avance.

Le pilote ne disait rien.

L'avion filait à toute vitesse et très haut.

– Nous sommes chanceux, dit IXE-13.

– Le ciel est chargé de nuages.

Nos héros passèrent par toutes les gammes de l'émotion. Mais quelque chose semblait les protéger.

Les nuages les cachaient des puissants projecteurs qui éclairaient maintenant le ciel.

Au bout de quelques heures, ils étaient sauvés.

*

L'avion était attendu en Angleterre.

Le pilote atterrit dans un petit aéroport.

Aussitôt, quatre hommes s'avancèrent au-devant d'eux. Le pilote les salua.

L'un d'eux demanda :

– Qui est avec toi ?

– Des amis, mission secrète.

Le pilote se tourna vers Jany et lui tendit la main :

– Merci, vous m’avez bien aidé. Maintenant, nous devons nous séparer. Emmenez vos amis avec vous.

IXE-13 demanda à l’un des hommes :

– Pourrions-nous avoir une voiture, nous avons un blessé avec nous ?

– C’est impossible. Il vous faudra marcher deux milles. Nous ne pouvons pas vous aider.

Marius prit Gisèle sur ses épaules.

– Allons-y.

IXE-13 se tourna vers Jany :

– Merci, mademoiselle. Sans vous...

– Attendez, fit Jany, je m’en vais.

– Avec nous ?

– Oui, oui, je reste avec vous... je ne suis tout de même pas pour demeurer seule ici...

– Mais... n’avez-vous pas une mission spéciale à remplir ?

– Moi ? Du tout.

– Alors, pourquoi êtes-vous revenue en Angleterre ?

– Depuis la mort de papa, je ne pouvais plus continuer mon œuvre seule. Alors, j’ai décidé de revenir m’installer en Angleterre. Peut-être me confiera-t-on une charge qui me permettra quand même d’aider nos alliés... mais j’aimerais surtout rester avec vous, IXE-13.

Le Canadien sursauta :

– Comment savez-vous mon nom ?

– J’en sais plus long que vous pensez ? Marius m’a dit que votre fiancée vous accompagnait, c’est faux, n’est-ce pas ?

– Non, c’est vrai.

– Où est-elle ?

– Là, sur le dos de Marius...

– Ce petit garçon ?

– Ce n’est pas un garçon, c’est Gisèle Tubœuf,

ma fiancée.

– Lui ? je veux dire... elle ?

– Parfaitement.

IXE-13 et Jany marchaient côte à côte.

Marius, avec Gisèle sur ses épaules, marchait auprès de Fritz.

Ce dernier était tourmenté.

– Qu'est-ce qu'on ferait de lui, maintenant ?

C'était tout de même un Allemand.

– Ne crains rien, Fritz, fit Marius. Le patron va s'occuper de toi, j'en suis sûr. Il saura raconter tout ce que tu as fait.

– J'ai tenu parole, vous avez tenu la vôtre, nous sommes quittes.

– Peut-être, mais tu as tout de même aidé un peu notre cause.

– Non. J'ai aidé le monde entier. Pas vous plus que d'autres.

Marius ne pouvait s'empêcher de l'admirer.

Jany se pencha vers IXE-13 :

– Alors, je reste avec vous ?

– Mais pourquoi ?

– Pourquoi ? Pourquoi ?... mais pour faire comme les deux autres, vous accompagner dans vos aventures.

– Je ne sais pas... j'ai assez d'une femme.

– Ah ! Pourtant vous verriez, je ferais tout pour vous.

– Plus j'y pense, plus je crois que je ne vous garderai pas.

– Pourquoi ?

IXE-13 sourit :

– Ça ferait de la jalousie entre les deux femmes...

– Oh ça... c'est un détail.

– Vous croyez ? Eh bien, pas moi. J'aime assez Gisèle pour ne pas risquer de contremander nos futurs projets.

– Voulez-vous dire que si je demeurais avec vous, vous pourriez-vous peut-être les contremander ?

– Mais non, Jany, vous avez mal compris... ne parlons plus de ça, une autre fois, nous déciderons ce que nous ferons de vous... j'en parlerai avec les amis.

– Gisèle refusera certainement.

– Pas Marius en tout cas. Il semble que vous ne lui déplaisez pas.

On apercevait les lumières d'un village.

Marius installa Gisèle sur les épaules de Fritz.

Cinq minutes plus tard, ils entraient dans la ville.

Aussitôt, ils se dirigèrent vers un hôtel et louèrent trois chambres.

Gisèle et Jany s'installèrent dans la même.

Marius et le patron prirent l'autre pendant que Fritz gardait la troisième.

Le lendemain matin, le pied de Gisèle était encore plus enflé que la veille et il la faisait horriblement souffrir.

– Nous allons rester une journée de plus et je vais en profiter pour te faire soigner.

IXE-13 fit demander un médecin.

Ce dernier examina la cheville.

– Ça va prendre une quinzaine de jours avant qu'elle puisse se replacer complètement.

– Mais voici, docteur, nous devons entrer à Londres.

– Attendez encore trois jours. Dans trois jours, elle pourra marcher si vous la soutenez. Mais pas de trop grands efforts.

– Ne craignez rien.

Jany Karlova se montra garde-malade des plus dévouées.

Elle soignait Gisèle comme si cette dernière eut été sa petite sœur.

Enfin, après trois jours, nos amis décidèrent de retourner à Londres.

Soutenue de temps à autre par IXE-13, Marius ou Fritz, Gisèle put se rendre jusqu'à la gare.

Là, on prit le train qui devait tous les ramener vers la capitale.

IXE-13 avait encore beaucoup à faire.

Il devait aller rendre visite à Sir Arthur, le nouveau grand chef du service d'espionnage des armées alliées.

Sir Arthur devait être inquiet.

Il n'avait pas reçu de nouvelles d'IXE-13 depuis longtemps.

– Il doit bien me penser mort.

IXE-13 devait aller faire son rapport.

Puis, il fallait lui parler de Fritz. Que ferait-on du nazi ?

Et ensuite, cette Jany Karlova qui voudrait rester avec IXE-13.

Elle est très jolie et elle ne semble pas détester le Canadien.

De plus, quelle nouvelle mission confiera-t-on à notre héros ?

Tout cela, IXE-13 le saura une fois rendu à Londres.

Vous, chers lecteurs, vous l'apprendrez en lisant le prochain chapitre des aventures

extraordinaires de l'Agent IXE-13, l'as des espions canadiens.

Cet ouvrage est le 298^e publié
dans la collection *Littérature québécoise*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.